

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 13 (1892)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Bulletin mensuel : (4 juillet 1892)  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-134415>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 19.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**BULLETIN MENSUEL** (4 juillet 1892 <sup>1</sup>).

Pour répondre aux besoins tous les jours plus impérieux que crée le développement des questions africaines, le Service géographique de l'armée a pris l'initiative de la publication d'une **nouvelle Carte d'Afrique** : c'est une réduction au  $\frac{1}{800\,000}$  de la grande carte au  $\frac{1}{200\,000}$ , connue sous le nom de son principal auteur, le comte Lannoy de Bissy. Celle-ci, comprenant un très grand nombre de feuilles, était d'un format difficile à manier. La nouvelle carte, qui comprendra six feuilles, sera terminée dans le courant de l'année 1892. La première feuille déjà parue comprend la région nord-ouest de l'Afrique, c'est-à-dire la partie qui s'étend entre la Méditerranée et le Soudan français. La seconde feuille comprendra l'Égypte et la Mer Rouge. Ce travail fera grand honneur au Service géographique de l'armée qui, après en avoir pris l'initiative, en assure l'exécution.

Depuis huit ans, le Service des mines étudie avec le plus grand soin la nature des terrains de la **Régence de Tunis**. Une carte géologique, intéressant à la fois l'industrie des mines et l'agriculture, est en voie de publication, et sera bientôt terminée. En effet, il ne reste plus qu'à recueillir quelques renseignements sur la classification de certains massifs montagneux qui seront prochainement réunis. La carte pourra paraître en octobre ou novembre prochain.

En réponse à une question qui lui a été posée dans la Chambre des communes, à l'occasion du règlement adopté par la **Compagnie du canal de Suez** pour les navires chargés de pétrole, M. Lowther a fait la déclaration suivante : « Tant que les règlements seront observés, la Compagnie du canal de Suez n'a pas le droit de prohiber le passage du canal à un navire anglais ou de tout autre pays. Quant à la légalité ou à l'illégalité des règlements édictés par la Compagnie, les tribunaux d'Égypte sont seuls compétents pour juger cette question. En attendant leur décision, le gouvernement anglais, ne voulant pas préjuger cette décision, n'entend nullement demander à la Compagnie de Suez de ne pas mettre ces règlements en vigueur, d'autant plus que le gouvernement égyptien est maître d'introduire une législation pour contrôler et régle-

<sup>1</sup> Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale. — Voir la carte à la quatrième page de la couverture.

menter la vente du pétrole dans les limites du territoire égyptien. Le gouvernement anglais n'est pas responsable des décisions de la Compagnie du canal; c'est la Compagnie qui maintient que, étant chargée de la sécurité du canal, elle refuse, en raison des dangers que peut provoquer un accident survenu à un navire à réservoir chargé de pétrole, de donner le passage à ces sortes de navires, excepté dans des conditions très strictes. Si les règlements sont maintenus, il ne pourra y avoir aucune distinction de nationalité, ni exclusion de personne, ni préférence d'aucune sorte. La Compagnie n'a pas le droit d'édicter des règlements au delà des pouvoirs que lui accorde sa concession. »

Dans la dernière séance de l'Académie de Médecine, le Dr Brouardel a rendu compte des résultats des pourparlers qui ont eu lieu à Paris, depuis la **Conférence sanitaire de Venise**, réunie en vue de mettre l'Europe à l'abri de l'invasion des maladies épidémiques, et notamment de l'invasion du choléra par l'Égypte. Nos lecteurs se rappellent que, dans la conférence susmentionnée, toutes les nations représentées, sauf l'Angleterre, avaient admis la proposition des hygiénistes français relative au système de désinfection des navires passant par le Canal de Suez. Seule, la Grande-Bretagne s'opposait à son acceptation générale. Dès le début de la conférence, elle avait déclaré que les navires anglais devaient conserver la libre pratique sur tout le passage du Canal de Suez. Et, de fait, jusqu'ici on laissait passer les bateaux anglais au détriment des autres, inégalité qui ne pouvait subsister. La porte restait ouverte à l'invasion. Le canal est trop étroit; il y a trop de causes multiples de contact entre un navire contaminé et la population riveraine pour que le danger ne soit pas très réel. Et le choléra en Égypte, c'est le choléra dans la Méditerranée et par suite en Europe. En France, on admet que le seul moyen de parer au péril, c'est d'avoir un médecin à bord et des étuves. Il faut désinfecter aussitôt que le choléra a fait son apparition sur le navire. A la suite des pourparlers de Paris, l'Angleterre s'est décidée à abandonner le vieux système des quarantaines pour le passage du canal et à adopter avec de légères modifications les conclusions de la Conférence sanitaire de Venise. Il y aura trois cas à considérer, selon que le navire aura à bord des cholériques, ou qu'il se présentera des cas douteux, ou que le navire proviendra de pays contaminés. Dans les cas les plus pressants, chaque navire devra s'arrêter à l'entrée du canal et subir une désinfection complète. C'est tout ce que l'on pouvait souhaiter. Quant à la liberté commerciale, la désinfection sur place des navires ne saurait l'entraver. En cinq ans,

16,000 navires ont franchi le canal. Sur ce nombre, si l'on avait appliqué les mesures préventives, 28 auraient subi un arrêt de quelques heures et 2 tout au plus un arrêt d'un jour ou deux. M. Brouardel est convaincu que désormais, par la stricte application des conventions de la Conférence de Venise, l'Égypte et le bassin de la Méditerranée seront sauvegardés. Les conventions seront sérieusement exécutées, on peut l'espérer, puisque la commission de surveillance d'Égypte a été modifiée et la majorité donnée aux membres européens.

D'après deux lettres publiées dans un journal italien le *Matino*, l'une du 1<sup>er</sup> mai de Antotto, résidence de Ménélick, l'autre du 18 mai de Harrar, le roi d'**Abyssinie** serait très irrité contre l'Italie par suite des rapports existants entre le général Gandolfi et les chefs du Tigré. Ménélick aurait déposé entre les mains du D<sup>r</sup> Traversi un ultimatum demandant que ces arrangements soient annulés et que l'Italie cesse d'aider dans leur révolte les chefs susmentionnés. Il réclame en outre la remise de deux millions de cartouches retenues sous séquestre depuis deux ans à Assab. Découragé par les hésitations des Italiens, Makonnen aurait l'intention de solliciter le protectorat de la France. D'autre part, la Grande Bretagne, fatiguée de voir les Italiens incapables, malgré le fameux traité d'Ucciali, d'établir leur influence dans le pays des Somalis, préparerait l'occupation du Harrar ravagé à la fois par le choléra et par la disette.

Une lettre du D<sup>r</sup> Stuhlmann, compagnon de voyage d'**Émin Pacha**, au professeur Supan, à Gotha, a jeté quelque lumière sur le mystère dont était encore enveloppée l'expédition de l'ancien gouverneur de l'Égypte équatoriale. Il en ressort qu'Émin n'avait d'abord d'autre intention que de reconnaître les limites de la frontière anglo-allemande (1° lat. S.), à l'ouest du Victoria-Nyanza, et d'explorer l'extrémité méridionale du lac Albert-Édouard. Partie de Karouro, le 22 mars 1891, l'expédition passa au sud de la route de Stanley, à travers un territoire encore inexploré, jusqu'à la rive sud du lac, qui fut atteint au commencement de mai. En route, Émin entendit dire qu'une partie des habitants de la province de l'Équateur s'étaient établis au nord du lac Albert-Édouard; mais il put se convaincre plus tard que c'était un faux bruit. Le 15 mai, parti de la rive sud du lac et passant à l'ouest des montagnes neigeées situées plus au nord, le D<sup>r</sup> Stuhlmann fit l'ascension de l'une d'elles jusqu'à 3800<sup>m</sup>. Émin rencontra alors ses anciennes gens, établis près de Kavalli, au sud du lac Albert, et put apprendre d'eux le triste sort qu'avait subi, depuis 1889, son ancienne province. Cent quatre-vingt deux Soudanais se joignirent à lui, et avec eux il continua sa marche jusqu'à Itouri, par 2° 13' lat. N., le point le plus

septentrional que l'expédition ait atteint. Émin ne paraît pas avoir eu l'intention de retourner à Wadelaï; il songeait plutôt, semble-t-il, à se diriger vers la grande forêt de l'ouest. Toutefois la lettre du D<sup>r</sup> Stuhlmann ne fournit pas d'informations précises sur le but final du voyage. Le manque de vivres et de porteurs dans les territoires ravagés par les chasseurs d'esclaves, obligea Émin à renoncer à son projet. Le 30 septembre commença la retraite, à peu près par le même chemin suivi à l'aller. Des maladies, la disette, des attaques d'ennemi décimèrent l'expédition; Émin tomba malade, et perdit presque complètement la vue. Une violente épidémie de petite vérole le força à diviser sa caravane. Le D<sup>r</sup> Stuhlmann prit le commandement des bien portants. Il attendit quelque temps Émin à Kinjawa; mais n'ayant reçu aucune nouvelle de lui jusqu'au 15 janvier, il dut, conformément à l'ordre qu'il avait reçu, se hâter de revenir à la station allemande de Boukoba, sur le Victoria-Nyanza. Il y arriva le 15 février. L'expédition a constaté que, selon toute probabilité, le Mfoumbiro, situé à l'ouest du 30° long. E., devrait appartenir à l'État indépendant du Congo.

L'expédition envoyée par la **Compagnie du Katanga**, afin de prendre possession du haut bassin du Congo au nom de l'État indépendant du Congo et de la Compagnie belge de colonisation, qui est concessionnaire d'une grande partie de ces territoires jusqu'ici inexplorés, vient de revenir à son point de départ, Zanzibar. Elle est partie de la côte orientale d'Afrique il y a un an environ, ayant pour chef le capitaine Stairs, lieutenant de Stanley pendant son dernier grand voyage à la recherche d'Émin Pacha. Le capitaine Stairs, de l'armée britannique, avait comme adjoints un Français, M. le marquis de Bonchamp, ancien officier de cavalerie, et un Belge, le capitaine Bodson. Seul des trois commandants, le marquis de Bonchamp a résisté aux fatigues exceptionnelles de cette longue et pénible campagne. Le capitaine Bodson a succombé pendant le voyage, et le capitaine Stairs, pourtant éprouvé au rude climat d'Afrique, est mort sur les rives du Zambèze au moment de toucher à la côte.

Partie de Zanzibar pendant l'été de 1891, l'expédition avait atteint la rive occidentale du lac Tanganyika l'automne dernier, en même temps que celle du capitaine Jacques envoyée au secours du capitaine Joubert, par la Société antiesclavagiste de Belgique. On était sans nouvelles de l'expédition du Katanga depuis ce moment: elle s'était enfoncée dans les domaines du roi Msiri, dont elle avait appris la mort. Après avoir atteint son but et planté le drapeau de l'État du Congo au Katanga, elle s'est dirigée vers la côte par le lac Nyassa, le Chiré et le Zambèze.

A la fin de mai, le gouvernement portugais a reçu de graves nouvelles

de **Mozambique**. D'après les dernières correspondances du capitaine de frégate R.-J. Lopez d'Andrade, gouverneur général de la colonie, le pays serait en pleine révolte dans la région de Quilimane et cette dernière ville même serait sérieusement menacée. Quant aux causes de cet événement voici ce que des renseignements autorisés nous permettent d'en dire : On se souvient des graves mécomptes de l'expédition Coutinho, mécomptes qui avaient motivé l'ordre de son retour à Quilimane. Coutinho ayant refusé d'obéir à cette injonction du gouvernement, on lui coupa les vivres, en ce sens que les crédits affectés à son expédition furent annulés. Un grand nombre de noirs engagés pour la mission, ignorants du conflit qui existait entre leur chef et son gouvernement, se trouvèrent ainsi non payés, d'où naquit un mécontentement qui se traduisit par des violences; à ces noirs s'allièrent bientôt les tribus belliqueuses de la région, qui, après avoir pillé, dévasté ou incendié tout le Zambèze portugais, proclamèrent hautement l'intention de renouveler ces exploits contre la ville de Quilimane même. Le gouverneur général R.-J. Lopez d'Andrade, en tournée à ce moment, fut immédiatement avisé de la situation critique de Quilimane. Il s'y rendit de suite avec les deux avisos de guerre de la station locale de la colonie, et donna l'ordre de le rallier à tous les contingents disponibles des troupes locales. Sans attendre toutefois l'arrivée de leur gouverneur, les habitants de Quilimane s'étaient armés et organisés en deux compagnies; toutes les issues de la ville étaient barricadées et les maisons avancées, donnant sur la campagne, avaient été transformées en blockhaus. Dès son retour à Quilimane le gouverneur proclama l'état de siège dans un ordre du jour énergique et, chose fort grave, au point de vue commercial, il déclara pour toute la région la suspension des garanties. La colonie va se trouver, par ces événements, dans une crise financière aiguë, car c'était l'époque de la rentrée de l'impôt que l'on n'a pas pu lever et que, d'ailleurs, les propriétaires, dont les récoltes en pleine maturité et les fermes ont été brûlées, n'eussent pas pu payer. Dans ces conditions, les caisses publiques sont vides; la difficulté et la lenteur des communications avec la métropole ne sont pas pour faciliter les choses. A la première nouvelle de ces graves événements, deux bâtiments de guerre anglais et trois allemands sont venus mouiller devant Quilimane.

Au mois de septembre prochain s'ouvrira à **Kimberley** une exposition internationale. Les colons de l'Afrique australe comptent qu'elle attirera dans la ville des diamants une grande affluence de visiteurs européens. L'idée paraît rencontrer un réel succès, car les demandes d'emplacement faites par les exposants ont été si nombreuses qu'il a fallu modifier

les dimensions primitivement prévues pour les bâtiments. Les machines, surtout les machines destinées à l'agriculture et à l'industrie minière, y joueront un grand rôle; mais l'importance de l'exposition sera naturellement relevée par les deux industries prédominantes du pays : l'extraction de l'or et des diamants, dont toutes les phases seront présentées aux yeux des visiteurs. Les industriels anglais prendront une part active à l'exposition. Ils reconnaissent l'importance croissante des débouchés offerts par l'Afrique australe, dont les importations ont passé, dans la période de 1885 à 1890, de 8,500,000 livres à 13,780,000 livres, marque frappante des progrès rapides de la colonisation dans cette partie de l'Afrique.

Le *Bulletin officiel de l'État de Congo* a publié le nouveau tarif de droits de sortie applicable aux produits exportés de l'**État indépendant du Congo**, en vertu de la convention conclue avec les gouvernements de la France et du Portugal. Le *Bulletin* publie également un décret établissant un tarif de péages sur les routes entretenues par l'État, afin d'indemniser celui-ci des dépenses qu'il supporte pour l'amélioration des routes, l'établissement et l'entretien de ponts, de passages d'eau et d'abris. Le système fiscal de l'État libre se complète ainsi peu à peu. Quant aux ressources extraordinaires que se crée l'État par des opérations commerciales, aux termes de la déclaration faite par M. Beernaert, dans la séance du 10 mai de la Chambre belge, elles doivent conserver leur caractère purement accidentel et transitoire. L'honorable ministre a réitéré, à cette occasion, les engagements précédemment pris par lui, au nom de l'État du Congo, en affirmant que l'administration de l'État libre ne faisait le commerce que sur une très petite échelle, pour atténuer un peu les frais de la création des postes éloignés ou de la défense des frontières, et, d'ailleurs, uniquement dans les régions encore fermées au commerce privé. Les opérations de l'État du Congo restent donc circonscrites dans un champ très limité et doivent cesser avec les conditions exceptionnelles qui ont pu les autoriser momentanément. Les droits de péage et autres mesures fiscales prises depuis un an ou deux hâteront du reste, sans doute, l'époque où l'État libre renoncera, dans l'intérêt du commerce privé, à l'appoint de ressources qu'il se constitue par des opérations commerciales effectuées pour son propre compte.

Le *Journal officiel* a publié un rapport de M. de Brazza, daté de Bania, 26 mars, dans lequel le commissaire général au **Congo français** raconte, dans les termes suivants, son entrée en relation avec les musulmans établis au nord de la Sangha supérieure.

Nous venons d'entrer directement en relation avec des chefs de la région qui doit à l'islam une civilisation plus avancée. Un de nos Sénégalais, le marabout lettré Ibrahim Nieng, que j'avais envoyé en résidence auprès du chef Djambala et dans la contrée environnante, m'a fait parvenir un message d'Abbou ben Aïssa, chef, d'une grande influence religieuse, qui demeure à quinze jours de marche vers le nord et exerce un pouvoir politique effectif sur une région assez étendue. Sa lettre est contresignée par Sidi ben Moussa et Abdallah ben Ibrahim, l'un de race haoussa et l'autre de race foubé. Elle est parvenue par l'intermédiaire d'un homme de ce dernier qui paraît exercer les fonctions de chef de district à quatre jours de marche au nord d'ici. Son envoyé a agi avec la plus grande circonspection. Il s'était ménagé au préalable plusieurs rencontres avec mes Sénégalais dans différents villages et ne s'est fait reconnaître et n'a remis le message dont il était chargé qu'après avoir reconnu en Ibrahim, à la vue du Coran, un musulman lettré. L'envoyé était lui-même un marabout assez instruit pour lire couramment l'arabe. Ce message a pour but de connaître qui nous sommes.

Ma réponse a été mise sous une enveloppe cachetée qui porte simplement la mention usitée par les Arabes : « Tu parviendras, s'il plaît à Dieu, dans les mains d'Abbou ben Aïssa. » Je charge de son envoi notre marabout sénégalais escorté par quatre miliciens choisis parmi des musulmans. Mes envoyés seront précédés eux-mêmes par une lettre d'Ibrahim, qui écrit de musulman à musulman, pour annoncer son arrivée avec un message qu'il est chargé de remettre en mains propres à Abbou ben Aïssa. J'ai adopté cette manière de procéder afin de permettre à mes hommes de commenter de vive voix ma lettre et de détruire les préjugés qu'ils pourraient rencontrer. C'est à dessein que, dans ma réponse, pour indiquer notre nationalité, je me rattache à l'Algérie, afin de ne pas assumer une solidarité nuisible avec d'autres peuples dont la réputation est peu favorable. La résidence d'Abbou ben Aïssa paraît être la clef des routes qui se dirigent au nord-ouest et au nord vers le Bénoué et le Bornou, et, à l'est, de celles qui sont suivies par les pèlerins se rendant à la Mecque. L'existence du Mahdi est connue dans la région.

La lettre de notre lettré sénégalais, annonçant son arrivée avec mon message, est déjà partie par l'intermédiaire des indigènes venus pour leur commerce chez Djambala. Mes messagers se trouvent aussi chez ce chef et ne tarderont pas à se mettre en route. Je compte quitter Bania dans le courant de la semaine, pour visiter les indigènes influents qui sont venus me voir et dont quelques-uns se trouvent à quatre journées d'ici.



Si les circonstances s'y prêtent, je compte aller jusqu'au delà du point où a été attaquée la mission Fourneau, pour rassurer les chefs qui n'ont pas participé à l'attaque. Je pénétrerai même, si cela est possible, chez les chefs de race foubé qui commencent à être rattachés à l'organisation politique du Nord. Il est bon, en effet, au moment où mes messagers seront en route vers la résidence d'Abbou ben Aïssa, qu'on commence à se rendre compte que les relations de l'élément musulman avec les idolâtres du Sud peuvent se ressentir sérieusement de l'accueil qui sera fait à nous-mêmes dans le Nord. La lettre que j'ai écrite laisse entrevoir cette situation. Le retard dans l'arrivée du personnel, qui ne nous a pas permis de nous occuper activement de la région où s'est produite l'attaque de la mission Fourneau, ne nous a pas jusqu'ici été préjudiciable. Une répression mal interprétée aurait pu nuire aux pourparlers avec les populations de la contrée du Nord qui entrent dans leur période décisive. Ces populations, comme je le disais plus haut, paraissent être la clef de toutes les routes qui se dirigent de l'ouest à l'est et donnent accès aux populations musulmanes qui s'étendent au nord du Congo français. Aussi j'attache la plus grande importance à ce que la nouvelle de notre présence au Sud s'y propage, dès le début, dans des conditions qui y préparent le développement de notre influence. A ce sujet, je vous confirme l'opinion, depuis longtemps exprimée, que dans cette partie du Soudan nous devons éviter tout ce qui aurait le caractère d'expédition militaire. La force dont il est nécessaire de disposer ne doit pas être une avant-garde, mais bien un soutien. Ce soutien d'une grande importance ne peut intervenir utilement et d'une manière directe que le jour où nous aurons pris pied chez les populations musulmanes et acquis des appuis par le maniement des divers intérêts locaux. Des émissaires musulmans originaires du Sénégal ou d'Algérie, dépendant de nos stations avancées et envoyés dans différentes contrées, doivent y être l'avant-garde de notre expansion et des agents d'information et de propagande. Dans les régions que nous aurions intérêt à organiser sous notre influence, ils seraient suivis, le terrain une fois préparé, par des agents français ou algériens allant résider auprès des chefs que notre politique aurait intérêt à soutenir. Il serait dès à présent utile d'employer dans nos stations voisines de la région musulmane des agents possédant une connaissance approfondie de la langue arabe et qui seraient prêts à intervenir partout où leur présence pourrait se manifester utilement. Telle est, à mon avis, la ligne de conduite à adopter pour sauvegarder nos intérêts politiques dans les régions où je suis appelé à intervenir directement.

M. Dybowski, dont nous avons rapporté précédemment l'expédition dans le bassin supérieur de la **Sangha**, a été obligé par la maladie de revenir au poste de Bangui, sur l'Oubanghi, d'où il a été embarqué pour Brazzaville ; le médecin de cette station lui a prescrit de retourner en France. Sans attendre son retour, le *Journal des Débats* a publié les renseignements suivants sur les travaux de M. Dybowski dans la haute Kemo, où il a créé une nouvelle base d'opérations pour pénétrer plus au nord.

« Aussitôt après le départ de M. Nebout, le dernier survivant de l'expédition Crampel, » écrit-il, le 1<sup>er</sup> mars, « je me suis occupé activement de faire transporter toutes mes marchandises, par pirogues, du poste de Bangui jusqu'à mon poste des Ouaddas. Là, j'ai préparé la montée de la Kemo en formant un convoi de terre, dont je gardais la direction, et un convoi de pirogues portant les marchandises. Le départ eut lieu le 8 février. La marche fut pénible : beaucoup de marais à traverser, pas un seul village habité sur la route, partant pas de vivres. Je dus, à un moment donné, passer la Kemo pour aller chercher des vivres chez les Langouassis. Je revins ensuite sur la rive droite, chez les Tokbos, où les pirogues me rejoignirent. Malheureusement l'une d'elles avait chaviré dans les rapides et tout son chargement a été perdu. Il y avait là des vivres de malades dont je déplore la perte. Je me trouvais alors sur le territoire du chef Krouma, dont le gros village — plusieurs centaines de cases, — me semblait trop proche. Je passai sur la rive gauche, où je pris possession d'un bel emplacement. C'est là qu'a été installé notre poste de la haute Kemo. Nous y sommes arrivés seulement depuis dix jours, et il y a déjà de gros travaux de faits : plusieurs hectares ont été débroussés, une case de dix-huit mètres de long sur sept de large a été construite. Nous créons un jardin potager, une plantation de bananiers, etc.

Au début, l'attitude des Tokbos était peu bienveillante : mais, depuis, Krouma est venu me voir ; je lui ai fait des cadeaux, et tout a changé. C'est par bandes que ces indigènes viennent vendre des vivres de toutes sortes. Les marchandises les plus appréciées sont les petites perles blanches, les cauris et le coton blanc écriu ou la guinée. Le pays est très riche et la population extrêmement dense. Tout près de notre poste, la Kemo est barrée par des rapides qui la rendent innavigable durant les basses eaux. Mais, après cette saison, on pourra encore la remonter. Nous sommes ici tout près du sixième degré. M. de Brazza, dans la Sangha, est, nous dit-on, au quatrième. Ainsi, nous avançons sur deux lignes

parallèles. Lorsque l'ivoire sera épuisé, — ce qui ne tardera pas, — la richesse de la colonie sera surtout dans certaines cultures ou récoltes, notamment le caoutchouc et le café. Celui-ci croît partout à l'état sauvage. Il est de belle qualité et ressemble au moka. Le coton est partout cultivé. Les Tokbos en font d'assez bons pagnes. Devant nous se dessine un massif d'assez hautes montagnes. Il n'est pas possible que sur l'autre versant ce soit encore le bassin de l'Oubanghi. J'ai signé un traité avec le chef Krouma. »

Le 18 mars, il écrit encore du poste des Ouaddas :

« Toutes les marchandises utiles pour la marche en avant sont massées au poste de la haute Kemo. Tout est donc prêt pour notre départ dès l'arrivée de M. Maistre. Nous laisserons à Bangui les bagages superflus, et nous n'emporterons que munitions, vivres et perles. J'ai avec moi quatre-vingt porteurs ; avec les renforts nous serons bien outillés. Malheureusement, ma santé me donne de vives inquiétudes ; je ne puis me guérir de la dysenterie. Les instructions du comité sont formelles ; je dois passer le commandement et rentrer en France dès que je me sentirai sérieusement atteint. Je ferai tous mes efforts pour résister, car mon expérience de la région sera maintenant certainement utile. Toutefois, si j'étais dans l'impossibilité de continuer, M. Maistre serait heureusement là avec une base d'opérations bien préparée. »

Arrivé à Bordeaux, le 20 juin, M. **Mizon** a fait à un correspondant de l'agence Dalziel un court récit de son voyage du **Bénoué** au bassin supérieur de la **Sangha** :

« Je ne vous dirai rien de mon voyage jusqu'à Yola, a dit l'explorateur, vous le connaissez déjà. A Yola, j'ai été reçu par le sultan de l'Adamaoua très amicalement. J'ai visité le pays qui est fort beau. De Yola je me suis rendu à Ngaoundéré. J'ai poursuivi ensuite ma route vers le sud-est, à travers une suite de plateaux fort riches, où le blé pousse admirablement et où la température descend jusqu'à zéro degré. Je suis arrivé sur ces plateaux au mois de janvier. J'ai relevé une série de petites rivières qui se réunissent pour former le Kadéi. J'ai descendu ce cours d'eau. C'est à Djambala que j'ai appris l'attaque de la mission Fourneau. Les populations que j'ai visitées sont fort douces. Un peu après Djambala, j'ai reçu un émissaire de M. de Brazza. J'ai fait dire à ce dernier que, s'il voulait conférer avec moi, il n'avait qu'à descendre le Mombéré, que de mon côté je descendrai le Kadéi et que nous nous rencontrerions au confluent de ces deux rivières. Nous nous sommes, en effet, rencontrés au confluent du Mombéré et du Kadéi et nous sommes restés ensemble pendant trois

jours (du 7 au 10 avril). J'ai descendu ensuite le cours de la Sangha, puis celui du Congo et je suis arrivé le 27 avril à Brazzaville. Dites bien partout que dès que je n'ai plus eu affaire avec la Compagnie royale anglaise du Niger, j'ai joui de la plus grande sécurité. Autant j'ai éprouvé de difficultés avec les Anglais sur le Niger et sur le Bénoué, autant j'ai rencontré de facilités auprès des peuplades et des rois nègres. »

L'impression que rapporte M. Mizon de son voyage à travers l'Adamaoua est excellente. Il croit que l'on peut espérer dans l'avenir nouer des relations commerciales très avantageuses avec ce pays. La santé du vaillant explorateur est bonne et il ne se ressent plus du tout de ses blessures. Crampel avait ramené Niarinzhe ; M. Mizon, lui aussi, ramène une petite négresse aux yeux extrêmement vifs et intelligents. Cette enfant est âgée d'une douzaine d'années et répond au nom de Salabou ; elle parle le français et l'arabe. Elle lui a servi d'interprète. Salabou est vêtue d'une robe rose et d'un chapeau de paille ; elle a au cou un collier de corail. Elle excite la curiosité générale, ce qui, du reste, ne paraît pas l'émouvoir le moins du monde.

Des avis reçus à Liverpool de la Brass-River, et datés du 11 mai, annoncent que les indigènes ont attaqué et pillé plusieurs des factoreries de la **Royal Niger Company**. A Ecole, les indigènes ont tiré sur un vapeur de la Compagnie. Personne n'a été blessé, et quand on débarqua, on constata que la factorerie britannique n'existait plus et que les employés s'étaient réfugiés à bord d'un chaland anglais au milieu de la rivière. La destruction a eu lieu le 8 mai. La factorerie de Annamagara, au-dessus de Onitscha, sur le bras principal du fleuve, avait subi le même sort. Si la Compagnie ne veut pas entreprendre une expédition longue et fatigante par terre, elle sera obligée d'attendre, pour châtier les rebelles, que les eaux du fleuve aient monté.

La *Politique coloniale* a publié une lettre du commandant **Monteil** contenant d'intéressants renseignements sur sa mission. Datée de Kano (Haoussa), 6 janvier 1892, elle a été reçue à Tripoli par le consul-général de France et transmise à Paris.

Partie de Lanfiera le 15 avril, la mission se dirigea sur Ouagadougou, capitale du Mossi, que nous atteignîmes le 28 après avoir passé par Yako où le Naba nous reçut très bien. Puis nous nous engageâmes vers l'Est, sur la route de Ouagadougou au Liptako ; après quatre jours de marche dans cette direction, le convoi arriva à Boussoma, puis à Ouegou, siège d'un grand Naba que nous allâmes saluer. De Ouegou, nous continuons sur le Liptako par Pensa ou Ponsa, village dépendant du roi de Ouegou,

mais commandé par un bon chef qui nous reçut bien. A partir de ce point nous avons constaté qu'une terrible épidémie sévissait sur les bœufs; cette peste bovine qui s'est étendue jusqu'au Sokoto a fait des ravages effroyables; je puis dire sans exagération qu'une bête sur mille à peine a été épargnée. C'est vous dire dans quel état nous avons trouvé les pays que nous avons traversés et qui, hier riches et fertiles, étaient aujourd'hui pauvres et incultes, et quelles tribulations notre mission a eu à souffrir par suite de l'absence de bêtes de somme pour porter nos bagages!

Enfin, au milieu de toutes sortes de difficultés provenant de cette situation, nous arrivons au Liptako. Tout le pays était dans l'anarchie par suite de la mort récente du roi et de la compétition de trois prétendants. Nous avons craint un instant d'être assez mal reçus. Mais heureusement le parti le plus actif voulant faire montre de sa force envoya des cavaliers à notre rencontre et c'est en triomphateurs que, devant la population entière accourue pour nous voir, nous sommes entrés à Doré, capitale du Liptako. Doré est une grande ville commerçante, faisant un très grand trafic avec Timbouctou; c'est le vrai marché de sel de cette partie de la boucle du Niger. Après avoir racheté des animaux pour notre convoi, nous quittons la ville le 1<sup>er</sup> juin, nous dirigeant vers le Yagha, dont la capitale est Zebba; nous atteignîmes ce point après avoir traversé un désert de 80 kilom. où, grâce à l'hivernage, nous n'eûmes pas trop à souffrir du manque d'eau. Nous sommes restés près d'un mois à Zebba; dès notre arrivée, je tombai malade d'une violente dyssenterie. Assez rapidement guéri, j'eus une rechute pendant laquelle je fus pendant trois jours entre la vie et la mort. En outre, nous perdîmes, coup sur coup, nos chevaux, les huit bœufs qui nous restaient et deux bourriques. Enfin, nous pûmes quitter ce pays le 19 juillet et gagner le Torrodi, petit pays d'une importance égale à celle du Yagha. Là, nous avons réussi à acheter quelques animaux et nous avons ainsi atteint le Ouro-Gueladzio. C'est un petit pays, mais le chef qui le commande est très respecté et son influence s'étend sur les territoires environnants. Son accueil fut très franc et cordial: il me fit cadeau d'un cheval et après un séjour de peu de durée dans ce pays hospitalier, la mission se dirigea vers Say, qui n'était qu'à deux jours de marche.

Notre cœur a battu à la vue du Niger que nous retrouvions après l'avoir passé à Segou dix mois auparavant! Nous avons traversé la boucle du Niger dans sa plus grande largeur! nous avons atteint Say! Say, enfoncé dans les champs de mil, est une ville relativement grande;

il y existe un marché, mais il n'a pas l'importance qu'on lui attribue en Europe; on y trouve peu de marchandises européennes, le cours du Niger en aval étant peu facilement navigable. Néanmoins on peut prévoir que ce sera un marché d'avenir. Nous fûmes très bien reçus du roi de Say qui nous engagea à séjourner longtemps chez lui pour nous reposer. Mais je préfèrai me remettre en route sans perdre trop de temps. Trois routes se présentaient à nous pour nous conduire au lac Tchad : la première faisant un crochet dans le Sud était fort longue; fort longue aussi la seconde faisant un crochet dans le Nord; nous nous décidâmes pour la troisième qui était directe, mais qui passait au milieu de populations pillant et rançonnant les caravanes. Notre ami le roi de Say nous en détourna, mais j'étais pressé d'arriver au but. A la fin d'août, nous traversons le Niger et nous voilà entrés bravement dans les terribles pays qui ont nom : Guerma, Maouri et Kabbi.

D'abord, tout alla bien et nous pûmes gagner Dosso, capitale du Guerma, sans encombres, mais non sans des vols continuels faits presque sous nos yeux avec une audace incroyable. L'on m'a pris ainsi un paquet contenant une tenue complète de capitaine et du linge de corps. A Dosso, l'accueil ne fut pas mauvais. Le roi de ce pays de brigands est un brave homme, très simple, mais malheureusement sans grande autorité. Aussi les vols se continuaient et mon compagnon Badaire était obligé de passer presque toute la nuit debout, armé jusqu'aux dents, pour surveiller notre petit camp. De Dosso nous nous dirigeons sur Ginouac, capitale du Maouri : c'est dans ce trajet que nous avons eu le plus à souffrir. A Torso, nous avons failli devoir employer nos armes pour passer. Heureusement, pendant que nous parlions une dernière fois, le roi du pays, en tournée dans ses États, arrive dans ce village et apprend notre situation. Il intervient en notre faveur et, grâce à lui, nous obtenons des guides et un sauf-conduit. Grâce à ces précautions, nous avons pu sans trop de difficultés traverser les autres villages et gagner Ginouaé. Nous y fûmes très bien accueillis et le roi, très respecté, tint la main à ce que l'on nous laissât tranquilles. Nous nous dirigeâmes ensuite sur Argoungou, capitale du Kabbi. Rien de saillant dans ce trajet si ce n'est la traversée d'une rivière qui avait débordé dans la plaine et qui avait douze kilomètres de largeur. Les bagages furent embarqués sur des pirogues, mais Badaire dut la passer avec les animaux du convoi. Cette opération dura 6 heures; il fut, par endroits, obligé de se mettre à la nage. Nous perdîmes deux bourriquets qui se noyèrent. Argoungou est une grande ville située sur les bords de la rivière Mago N'kabbi.

C'est une sorte de place forte à l'avant-garde du pays qui est constamment en guerre avec l'empire de Sokoto.

La ville de Sokoto, vers laquelle nous marchâmes ensuite est à 120 kilomètres de la capitale du Kabbi; nous y arrivâmes vers le milieu d'octobre. C'est une très grande ville, avec une enceinte de murs en terre; la plus grande partie de l'intérieur de la ville est occupée par des champs de mil. Le commerce est nul. Les habitants ruinés, comme partout par la peste bovine, sont dans la plus grande pauvreté. Lamé-Dioulbé ou sultan de Sokoto fut enchanté de notre arrivée qui lui avait été annoncée; des bruits venus de fort loin lui avaient appris que nous faisons route dans le but de lui rendre visite et il nous reçut tout à fait bien. Après plusieurs jours de repos à Sokoto, nous partons pour Kano distant de 20 journées de marche. Nous passons d'abord à Zaouaa, chef lieu de la province de Zamfara et, le 25 novembre, nous entrons à Kano. Kano est bien plus important que Sokoto. Entourée d'une enceinte de 8<sup>m</sup> de haut, la ville est construite de grandes maisons carrées en terre, avec des rues larges et propres. On a de l'eau en abondance. Le marché est très important; on y trouve en très grand nombre les marchandises européennes les plus diverses. Il y a beaucoup de traitants arabes de Constantine, de Tunis et surtout de Tripoli. C'est le point terminus des caravanes venant de la Méditerranée et passant par Koukaoua et Zinder.

M. Monteil résume ainsi les résultats de sa mission : J'estime qu'au point de vue pratique ma venue ici et le long séjour que j'y ai fait n'auront pas été inutiles, car j'ai pu me rendre un compte exact des ressources et des débouchés de cette immense place commerciale.

Tout se tient d'ailleurs dans le réseau dont j'ai couvert les pays que j'ai parcourus et j'ai mis tous mes soins à en étudier à fond les ressources et les besoins. Le commerce de la boucle du Niger peut être à nous, si nous savons nous appuyer sur les marchés de San, Bobo-Diaulassou, Ouorokuoy, Dori et Say; nous avons là un vaste champ d'initiative. Mais il faut à tout prix ouvrir la voie du fleuve de Segou à Say, et cela sans se préoccuper outre mesure de l'établissement à Timbouctou qu'on peut ajourner sans difficultés. Je me suis attaché à déterminer les centres où tout d'abord il faut s'établir. Les routes de terre que devront emprunter les caravanes peuvent être considérées comme parfaitement jalonnées et partout j'ai laissé la porte grande ouverte derrière moi. Rien ne m'a rebuté ni mauvais vouloir, ni vexations. J'ai réussi partout à me faire accepter et surtout respecter. Jamais je ne suis sorti d'un village qu'au

grand jour, la tête haute et, même aux jours les plus sombres, je n'ai jamais quitté le terrain que maître de la situation. Beaucoup de besogne est faite : mais il y en a à faire encore ! Je vais partir ces jours ci pour Kouka.

Le gouverneur britannique de Lagos, M. Gilbert-T. Carter, a communiqué à la Société de géographie de Londres, qu'il a découvert, dans le **Benin**, une nouvelle chaîne de montagnes, pendant un voyage récent dans les territoires indépendants de Ondo et Ilesha, occupés par des descendants de la grande race des Yoruba, parlant un dialecte de la langue yoruba. Ces deux pays sont couverts de vastes forêts et abondent en montagnes rocheuses ; au milieu des bois se rencontrent, de temps à autre, de gigantesques masses de granit, trop dénudées, au moins dans les parties les plus élevées, pour retenir la quantité de terre nécessaire à une végétation quelconque. Elles sont pour la plupart inaccessibles, aussi n'est-il pas facile d'en déterminer la conformation physique ; M. Carter a pu cependant parvenir au sommet de l'une d'elles, dans le voisinage de Odé Ondo, ville principale du Benin ; de là-haut, il a joui d'une vue plus belle qu'aucune de celles que lui avait jusqu'alors offertes l'Afrique ; le côté du nord-ouest, toutefois, était masqué par de hauts rochers inaccessibles. Néanmoins, dans la direction sud-est, il aperçut, à 35 kilomètres environ, une vaste chaîne, uniquement composée de masses rocheuses, au devant desquelles étaient disposées des rangées de collines plus basses et boisées. M. Carter estime de 1500<sup>m</sup> à 2500<sup>m</sup> l'altitude des pics les plus élevés de la chaîne ; le sommet lui-même sur lequel il se trouvait était à 300<sup>m</sup> environ. Il a rectifié la carte d'un *Blue Book* de 1887, plaçant la source du fleuve Oluwa dans le territoire d'Ilesha, tandis qu'elle se trouve tout près de la ville de Odé Ondo. Ce fleuve, considérable dans son cours inférieur, doit son volume au grand nombre de tributaires qu'il reçoit. L'Oluwa de la carte de 1887 doit être l'Oni, très large à Oké Igbo, rempli d'hippopotames et de crocodiles.

Le *Deutsches Kolonialblatt* a publié un résumé de l'exploration entreprise, dès le mois de septembre dernier, par le **capitaine Kling**, dans la direction du Chautjo, situé au nord du Dahomey, de 9° 10' à 9° 30' lat. N. et de 1° à 1° 40' long. E. Il a remis au roi Vourou Aledjio des présents envoyés par l'empereur d'Allemagne. De là, il s'est rendu au Sougou, puis au Borgou, où il se proposait de rechercher la tombe de Wolff, mort le 26 juin 1889 à Dabari, par 10° lat. N. et 2° 24' long. E. Mais l'hostilité des indigènes ne lui permit pas de dépasser Kouandé (par 10° 15' lat. N.), résidence de Banganna, l'un des chefs des pillards



du Borgou central. A plusieurs reprises, il dut repousser les attaques dirigées contre son camp. Revenu au Sougou, il prit une direction ouest-sud-ouest pour regagner Salaga, d'où il revint à Bismarcksbourg par Kratjié.

A la dernière assemblée générale de la Church Missionary Society, à Londres, assistait le Rev. Taylor Smith, de **Sierra Leone**, dont le discours a confirmé ce que M. F. Buxton écrivait récemment dans la *Fortnightly Review* (p. 150-154). « Je ne suis pas étonné, » a-t-il dit, « de trouver, à la côte occidentale d'Afrique, un sentiment de race très fort, lorsque je considère la conduite des blancs dans le passé et dans le présent. Quant au passé, l'Africain a bonne mémoire. Il se rappelle qu'en 1771, il n'y eut pas moins de 192 navires, équipés en Angleterre, qui vinrent enlever 47,000 esclaves pour les conduire à nos colonies d'Amérique et des Indes occidentales; et pour le présent, il est importé huit millions de gallons de spiritueux de la pire espèce. En outre, nous voyons que les trafiquants ont deux mesures; ils achètent avec l'une et vendent avec l'autre, et, dans certains cas, ils obligent les Africains à céder les produits de leur pays en échange de rhum, de munitions et de poudre. De plus, je rencontre parfois dans les journaux anglais des lettres injurieuses contre les Africains, et j'entends souvent des propos insultants à leur égard. J'avoue qu'il m'arrive d'avoir honte de me dire Anglais en présence de nos frères africains..... Les musulmans de Tripoli ont un collège d'où 300 missionnaires sont envoyés chaque année, et de l'Université du Caire, qui compte 10,000 étudiants, 2000 missionnaires se répandent dans le vaste continent. Il nous faut plus de charité. Jamais vous ne gagnerez un Africain si vous ne commencez par l'aimer; mais si vous lui témoignez de l'affection, il y répond comme toute créature humaine. L'Africain a une douceur de caractère que je n'ai trouvée surpassée nulle part, pas même en Angleterre. »

Le *Réveil du Maroc* du 1<sup>er</sup> juin a publié des renseignements sur les négociations entamées par sir Charles Evan Smith, ministre britannique au **Maroc**, avec le gouvernement du Sultan. Les efforts du ministre anglais ont porté sur les points suivants :

- 1<sup>o</sup> Création de tribunaux mixtes;
- 2<sup>o</sup> Revision de divers articles de la convention de Madrid de 1880;
- 3<sup>o</sup> Établissement d'un vice-consulat anglais à Fez, sous le pavillon de la Grande-Bretagne;
- 4<sup>o</sup> Concession d'une ligne télégraphique de Tanger à Mogador par le cap Spartel et la côte;

5° Fortification à élever à Tanger pour le compte du Sultan, notamment un fort sur le plateau du Marchan ;

6° Cession à la banque « New African Banking Corporation » de la maison habitée actuellement par le ministre sir Torrès.

Sa Majesté Chérifienne a réuni un conseil de notables qui, jusqu'ici, a été contraire à toute concession altérant le *statu quo*.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Nous avons déjà signalé la destruction par un ver d'une certaine quantité d'œufs de sauterelles pèlerins. La présence de ce ver a été constatée sur de nombreux points de ponte dans le département d'Alger. D'après les observations faites, le ver est la larve de la mouche *Idia fasciata* Meigen. Cette mouche voltige autour des sauterelles et dès que celles-ci ont terminé la ponte, elle dépose sur les œufs des larves qui ne tardent pas à éclore et à les dévorer. La proportion des larves dans les gisements d'œufs varie de 50 à 75 %.

Un correspondant du *Daily News* au Caire a rapporté que les derviches, dans leur incursion à Serra, ont occupé le village pendant plusieurs heures et ont commis des actes inouïs de cruauté sur des femmes et des enfants, dont ils coupèrent un certain nombre en morceaux. Les troupes envoyées à leur poursuite n'ont pu atteindre les agresseurs qui se sont échappés à la faveur d'une tempête de sable.

Le cosaque Aksakoff, arrivé d'Abyssinie à la station de Djibouti, près d'Obock, a apporté des lettres de Ménélick adressées aux souverains d'Europe. Il aurait voulu persuader à Makonnen de se rendre aussi à Djibouti, mais il n'a pas réussi.

Le Dr Baumann envoyé au Victoria-Nyanza pour ouvrir une route commerciale plus courte entre la côte et ce lac par le pied du Kilimandjaro a heureusement accompli son mandat.

L'autorité allemande dans l'Afrique orientale a dû chercher à réprimer une révolte des indigènes du Moshi dans la région du Kilimandjaro. M. de Bülow qui commandait les forces allemandes a livré un combat dans lequel il a eu le dessous ; il a dû faire évacuer la station du Kilimandjaro.

Dans une expédition envoyée par l'Imperial British East African Company contre les Wa-Bura qui nuisaient au commerce britannique, un grand nombre d'indigènes ont été tués et les Anglais se sont établis dans leur pays.

Le lieutenant Hessenstein est chargé d'établir une station dans l'Ou-Gogo, près de Mahengué. En même temps, le lieutenant Johannès et le Dr Brehme, tous deux formés à l'école de Wissmann, se rendent au Tanganyika pour y créer une station fortifiée, conformément au plan proposé par Wissmann pour garantir la sécurité des caravanes de Bagamoyo au Tanganyika. La nouvelle expédition de la Société anti-esclavagiste de Belgique destinée au Tanganyika cheminera sous la protection du lieutenant Johannès.

D'après des nouvelles de Zanzibar, Tipo-Tipo a l'intention de venir en Europe,

pour obtenir audience de l'empereur d'Allemagne et du souverain de l'État indépendant du Congo.

Un steamer fait maintenant le service entre Dar-es-Salaam et Bombay ; et l'on pense que le chemin de fer de l'Ou-Sambara pourra être livré à l'exploitation en 1894.

Les gouvernements britannique et portugais ont conclu un accord au sujet des territoires du Nyassa et du Chindé, sur la base de la convention anglo-portugaise de l'année dernière.

M. Emile Gauthier, professeur agrégé de l'Université de Paris, est chargé d'une mission scientifique à Madagascar, à l'effet d'explorer, au point de vue géographique, la côte ouest de l'île et la plaine Sakalave.

Le major von Wissman et les officiers qui l'accompagnent au Tanganyika ont quitté l'Afrique allemande et se dirigent vers Mozambique et Quilimane.

La Compagnie du chemin de fer de la Beira, va commencer ses travaux qu'elle compte mener rapidement pour établir, avec le Ma-Shonaland, des communications plus faciles que celles qui existent aujourd'hui.

Le vice-gouverneur général de l'État Indépendant du Congo a institué des commissions d'hygiène publique à Boma, Banana et Matadi. Elles sont chargées de visiter les habitations destinées aux agents du gouvernement, et de faire au gouverneur général un rapport mensuel sur l'observation des lois et règlements pris dans l'intérêt de l'hygiène publique.

Le territoire avoisinant le Tanganyika dans les limites de l'État Indépendant du Congo a été détaché des districts des Stanley-Falls et du Loualaba et placé sous l'administration d'un représentant spécial de l'État. Ce territoire est limité à l'Est par la ligne médiane du Tanganyika, depuis le point le plus septentrional du lac jusqu'à 8° 30' lat. S.; au Sud par une ligne droite qui, du 8° 30', relie le Tanganyika au lac Moero et par le parallèle de l'extrémité septentrionale du lac Moero jusqu'au 28° long. E.; à l'ouest par le méridien jusqu'à son intersection avec le parallèle qui passe par l'extrémité septentrionale du Tanganyika ; au nord par ce parallèle.

Le commandant Marmier, qui dirigeait au Soudan français la mission militaire d'études du chemin de fer, est rentré en France avec un travail très complet, concluant à la nécessité d'achever la construction de la ligne jusqu'à Kita, et plus tard jusqu'au Niger.

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Parmi des documents présentés récemment au parlement anglais relatifs à la traite à Zanzibar, s'est trouvée une lettre d'un missionnaire de l'Afrique orientale, dans laquelle le correspondant accuse les trafiquants de l'Inde anglaise à **Zanzibar** de se livrer au commerce des esclaves. D'autre part, une dépêche de Zanzibar annonce que la région située sur la **Loukoug**a est très troublée. L'effervescence est attribuée à l'arrivée